

Die Kunst
des Schmiedens



Une mine de souvenirs

Zacharie Lacasse



s. é., Saint-Boniface, 1920

Exporté de Wikisource le 12/12/2016

Une Mine

de

S o u v e n i r s

Pour être exploitée par
mes chers
compatriotes
sous la protection de
Marie Immaculée.

Z. LACASSE, O. M. I.

« C'est pourquoi, mes frères,
appliquez-vous à assurer par
vos bonnes œuvres votre
vocation et votre élection... au
ciel ». — (Traduction de
l'épître II de Saint Pierre,

verset 10.)

Table des matières

Avant-Propos

Chapitre I — Extrait du cahier de ma sœur

Chapitre II — Mes souvenirs d'enfance

Chapitre III — Souvenir d'un coup de hache

Chapitre IV — Souvenir d'un jour d'école

Chapitre V — Souvenir d'un jour de chasse

Chapitre VI — Ma visite dans la haute société

Chapitre VII — Souvenir d'un discours politique

Chapitre VIII — Souvenir d'une lutte politico-religieuse

Chapitre IX — Le souvenir de deux élèves

Chapitre X — À l'occasion d'une maladie

Chapitre XI — Le grand souvenir du temps et de l'éternité

Chapitre XII — En mission sauvage

Chapitre XIII — Souvenirs de colonisation

Chapitre XIV — Il faut des protecteurs aux colons

Chapitre XV — La force expansive des protectorats

Avant-Propos

Mes chers compatriotes,

Je viens de nouveau vous faire une visite. Penché vers la tombe où je vais être enfermé bientôt, je veux goûter encore une fois le plaisir de m'entretenir avec vous.

J'obéis en cela aux désirs de mes supérieurs. Ils ont pensé que les souvenirs d'une vie de plus de 70 ans passés au milieu de vous, les leçons tirées des événements auxquels j'ai été mêlé ne pourraient que faire du bien. Cette mine pourra peut-être déterminer quelques gens à embrasser, avec la grâce de Dieu, l'état ecclésiastique et religieux. La guerre et la grippe ont fait bien des victimes parmi le clergé canadien, il faut les remplacer. Le bon Dieu prend qui Il veut pour instrument de sa gloire.

Je me suis mis à l'œuvre. Je veux seulement rappeler les souvenirs qui sont de nature à faire du bien à mes compatriotes et à procurer la gloire de Dieu.

Je veux écrire un français correct, celui que les calomniateurs vous accusent de ne pas comprendre, vous qui comprenez si bien les sermons que des Pères nouvellement arrivés de France vous ont prêchés et vous prêchent encore. Je veux vous venger du reproche qu'on vous fait de ne pas comprendre le français, le vrai français. Puisque vous

comprenez les prédicateurs qui viennent de France comme vous comprenez votre curé, c'est un signe que vous savez le vrai français.

Mais ici vous me permettez bien de vous faire remarquer que si nous comprenons le français aussi bien que le comprenaient nos ancêtres, malheureusement un bon nombre ne le parlent pas aussi purement. Plusieurs des nôtres qui vivent ou ont vécu dans un milieu anglais emploient souvent des mots que nos ancêtres ne comprendraient pas. Dans la jeune génération, combien y en a-t-il qui, au lieu de se servir de l'expression française, glissent un mot anglais ici et là ? Par exemple : C'est pour le fun... on a eu un time... il m'a donné une ride... il est allé au store... j'ai acheté du bacon... il a brisé son auto parce que le break a fait défaut... il n'avait pas de wrench pour le settler... etc., etc., etc.

Ce n'est pas une charge que je fais, c'est un exemple que je donne. Le beau langage de nos pères, qui était celui du 17^{ème} siècle, tend à disparaître. Bossuet disait à Louis XIV : « J'ai eu fret à venir ici... moé, sire, je suis à faire l'histoire du monde pour le Dauphin. » ^[1] Il y en a aujourd'hui qui appellent ce français du patois canadien.

Que l'on dise que les anglo-français parlent un patois... peu importe ; mais que l'on ne dise pas que nos ancêtres ne parlaient pas le vrai français. Et ceux de leurs enfants qui sont restés français, c'est-à-dire les sept-huitièmes, parlent encore le même français.

Pour ne pas donner prise à nos ennemis, quand nous parlerons anglais, parlons anglais ; et quand nous parlerons

français, parlons français.

Quant à moi, je veux que mes souvenirs soient écrits en français ; c'est mon devoir et ma gloire de le faire. Je suis sûr d'avance que vous comprendrez chaque mot de mon livre, car vous savez le français.

Vous savez aussi que je ne cultive qu'une seule fleur de rhétorique : la clarté ; car je sais qu'aux fleurs vous préférez le fruit... de vos lectures. Vous me comprendrez ; ce sera ma récompense. Heureux serai-je si notre Mère Immaculée veut diriger ma plume. Ainsi soit-il.

1. † Il prononçait histoère.

CHAPITRE I

Extrait du cahier de ma sœur

NE soyez pas surpris, ami lecteur, de voir un tel titre à la première page de mon livre. J'avais une sœur qui avait été longtemps maîtresse d'école pour aider papa à me soutenir au collège. Devenue mère d'une nombreuse famille, elle a dû s'éloigner de la paroisse natale dans le but d'établir ses enfants autour d'elle. Un jour elle me demanda d'écrire la vie de la famille pendant notre enfance. « Je vais voir, dit-elle, si tu m'aimes encore. » Quelqu'un a extrait un chapitre du cahier que je lui ai envoyé, il y a une quarantaine d'années.

Chère bonne Julienne,

Tu n'es plus sur les bords du ruisseau qui a charmé notre enfance ; tu t'ennuies dans l'exil où le dévouement t'a conduite avec tes chers petits enfants. Tu veux avoir un peu de gaieté de la part de ton petit frère que tu aimes tant et à qui tu as déjà été si utile. Tu me demandes un récit et tu veux que ce récit soit de

ton cher Zacharie, de ton *Carie* pour qui tu as fait si longtemps la classe non pas dans le rang qui n'était pas débouché, mais à des enfants qui étaient bouchés. La reconnaissance me fait un devoir de m'exécuter. Je vais écrire sur mon calepin, partout, dans les wagons, les bateaux à vapeur, etc. Je te transcrirai cela sur des feuilles volantes chaque lundi et, au bout de l'année, je t'enverrai mon cahier. Je laisserai courir ma plume. Je ne me relirai pas, tu excuseras tout et je compte sur ta plus grande discrétion avec les étrangers. Entre les membres de la famille, il n'y a pas tant de soins à prendre.

Lorsque dans tes prières, en compagnie de tes petits enfants, le souvenir du pauvre pécheur qui te trace ces lignes se présentera à toi, ne le repousse pas, je t'en prie, car je vais faire tout mon possible pour te faire plaisir, mais c'est entendu que l'on va rire, pour le bon Dieu qui voudra bien garder tes enfants gais autour de toi.

Quand ta migraine te prendra tu liras trois pages et tu seras guérie. Du moins c'est ce que je te souhaite de tout mon cœur. Tu es séparée de la famille : je vais toute la mettre autour de toi, car en racontant ma vie il faut bien que je parle des autres. Je vais parler avec toute la naïveté d'un frère que tu ne livreras pas à des langues malignes. Puisse ceci faire plaisir à ton époux que j'aime de tout mon cœur. Commençons et rien que pour nous, car il y aura des choses qui ne seront pas convenables pour tout le monde.

« Le 9 mars 1845, le soleil brille d'un éclat particulier, jamais ces rayons ne furent plus purs. Il semblait, ce matin-là, concentrer tout son éclat sur une maisonnette de 32 x 26. Tout à coup les astronomes sont déconcertés, ils constatent un

phénomène étrange : sans cause connue, il y a une éclipse... je venais de naître... et le plus faible des deux astres avait dû céder pendant que la vieille Dominique Pautzé chantait à s'enrouer :

Dans le rang pas débouché
Il y a un petit enfant de né
Avec un beau gros nez.

Tu t'en souviens, toi : tu n'avais pourtant que six ans. Dans notre famille on est précoce. Ce fut aussi toi qui me donnas une des premières caresses : j'en porte encore sur la joue une marque grosse comme un pois qui, dit-on, me déguise, funeste conséquence de l'amour à l'âge de six ans. Les voisines arrivèrent et s'extasièrent sur la beauté de l'enfant. « Comme il ressemble à Julienne », sa sœur, disait l'une. « Comme il a les dents blanches », disait l'autre... Non, je me trompe, car on dit que je suis venu au monde pas de dents comme tous les autres enfants, ce que j'ai beaucoup de misère à croire ; car j'ai coutume de faire exception. Comme je n'avais pas de cheveux, on trouva que j'avais le front bien développé et on assura que j'aurais toujours les oreilles petites. Le premier signe de vie que je donnai fut une grimace, puis un mouvement de langue comprimée, suivi d'un cri de douleur, ce qui fit dire à l'assistance qu'il m'en coûterait toujours de comprimer ma langue.

Je suis dans un magasin attendant un monsieur qui sera ici dans une demi-heure. J'asons.

J'en étais rendu hier à ma langue, objet vers lequel je serai obligé de revenir souvent. Que veux-tu ? C'est si beau d'avoir une langue cachée dans une bouche, ce qui fait qu'on ne peut

pas en voir les défauts.

Comment donc connaît-on ceux de la mienne ? J'ai trouvé la réponse. Pour parler on se tient la bouche ouverte et j'ai peut-être parlé assez longtemps pour que les assistants aient pu la voir ; maintenant je parlerai la bouche fermée. Mais revenons au bébé que l'on portait au baptême le 10 mars. Les démons avaient soulevé une tempête ; le soleil, celui que j'avais éclipsé, voulait se venger et laissa le froid dominer le globe. On battait des mains, on claquait des dents, les thermomètres cassaient, la tempête faisait rage, mais parrain et marraine souriaient : ils avaient un soleil si près d'eux. Notre sœur Domitille, qui en changeant de nom sous la cornette religieuse n'a pas changé de cœur, se vantait, cette journée-là, de lâcher la queue du chat.

— Comment va-t-on l'appeler, cousin Israël ?

— Je ne sais pas, cousine Domitille.

— Je vais lui donner un nom qui sera pour lui une leçon. Je crois qu'il aimera à parler, car il agite sans cesse la langue. Appelons-le Zacharie et on lui dira que son patron est devenu un jour muet pour avoir trop parlé. D'ailleurs, Zacharie veut dire mémoire du Seigneur, et je crois qu'il aura plus de mémoire que de jugement.

Et le parrain eut la faiblesse de dire oui.

Ô philosophie des noms ! Que je subis péniblement ta triste expérience. On me baptisa au milieu de grands cris : il en coûtait au diable de sortir. En passant, remercions ensemble le bon Dieu de cette grande grâce. Je revins à la maison un bon petit chrétien accompli. J'étais d'une obéissance telle que les

trois premières années je ne me rappelle pas être sorti de la maison sans permission. Tu fus une des premières qui me bercèrent dans le « petit ber à Marie » et ensuite dans le « grand ber à Philomène ». Tu te rappelles le fameux accident de ma chute. Le ber chavira, et crac ! Zacharie eut les reins cassés. Heureusement que c'était loin de la tête. Celle-ci aura malheureusement son tour trop vite. Pendant 22 mois je criai sans arrêt et, chose étonnante, mon gosier paraissait ne pas se fatiguer, ma langue semblait prendre de la souplesse et s'accoutumer pour plus tard à un exercice continu qui devait moins fatiguer celui qui la posséderait que ceux qui en seraient la victime.

À quatre ans, tu en avais dix, je ne marchais pas encore. Faut-il te rappeler un triste souvenir ? Je ne parlais pas encore. Tu me dodichais, tu me faisais des questions et moi je ne pouvais que répondre : bouillie.

C'est là le premier mot que mes lèvres intéressées prononcèrent : bouillie. Quelle humiliation pour un homme que d'être obligé de convenir que l'estomac le fit parler avant le cœur. Ne raconte jamais cet incident, car on dirait que je suis un homme bouilli et on pourrait appeler mes sœurs des filles cuites. Tu vois qu'il y va de ton intérêt.

Le beau mois de mai 1850 arriva, et avec lui la force que je dois à tes bonnes prières et à celles des autres, particulièrement de Philomène, la grande « priante » de la famille. On m'a assuré au couvent, et Domitille et Marie ont confirmé l'avancé, qu'elle reprenait toutes les communions qu'elle avait manquées avant d'avoir l'âge de raison. J'ai fait cela, moi aussi, mais au bout de quinze jours j'avais fini. La raison vient

si tard chez quelques-uns !

Mon homme arrive : il me semble qu'il n'y a pas une demi-heure que je te parle.

Je ne sais plus où j'en étais rendu. Je ne sais qu'une chose : c'est que je parlais de moi. Il fait si bon à cette pauvre nature de parler d'elle ! Espère un instant, je vais relire quelques lignes. Bien, j'y suis, j'en étais rendu à l'usage de la raison, ce qui pourrait faire croire à quelques-uns que j'étais déjà vieux alors. Pour enlever tout doute, disons qu'il n'y avait que six mois que je marchais, mes jambes ayant été plus précoces que ma tête. L'un de mes premiers souvenirs d'enfance est un éloge que l'on me fit. Pauvre moi humain ! Qu'il prend tôt racine dans l'homme, et je crois aussi dans la femme, soit dit sans malice, ma petite sœur.

Je me rappelle donc qu'étant tout petit, je faisais des fours dans le sable. Joseph, Didace et Marcel essayaient chacun de faire le leur et n'y parvenaient point. Moi, plus jeune, mais dont les idées étaient déjà tournées vers les choses pratiques, disposai si bien mes petites harts rouges en demi-cercle que je réussis du premier coup. Céline passa près de moi et dit : « Tiens, regarde donc Zacharie, c'est le plus fin de la bande ». Ces mots, « le plus fin de la bande », restèrent gravés dans mon esprit, et je ne sais si jamais ils en partiront. Mon frère Joseph crut trouver une explication de ma supériorité dans le fait que j'avais plus faim qu'eux, plus faim et plus fin, d'après lui, n'étaient pas synonymes. En effet, dans ma naïveté, je croyais que le four fait, je pouvais y faire cuire de la bouillie. Mon illusion ne dura pas longtemps, car tu passas par là et d'un coup de pied tu gâtas toute ma cuite.

Je me rappelle aussi que c'est toi qui me montrais mes prières quand marraine était occupée, et qu'une fois tu me donnas une tape parce qu'un beau matin je ne voulais pas prier le bon Dieu avant d'aller voir un petit mouton dont Céline et Lucie annonçaient la naissance au son de trompette. Maman fut obligée d'intervenir : je me résignai à m'agenouiller, mais après chaque *Notre Père*, au lieu d'*Ainsi soit-il*, je terminais invariablement : « Est-ce que j'irai voir le petit mouton ? » Enfin la prière est faite. Je pars, je cours, je vole, tu me suivais en ballon. La porte de la bergerie s'ouvre, je me précipite à travers le troupeau, je cherche un petit mouton. Mon empressement étonne les brebis, mes cris les effraient, et les voilà qui partent toutes en peur, qui se ruent les unes sur les autres, et voilà le pauvre Zacharie au milieu de la mêlée. Il crie, se démène, mais vlan ! le voilà sur le dos et vingt-cinq moutonnes prennent sa poitrine pour une botte de paille. Te rappelles-tu ? Ah ! oui, tu le racontes souvent, dans quel état j'étais quand tu m'as trouvé. Je me relève tout à coup avec un habit fleuri de toutes sortes de couleurs et une grosse botte de paille dans les cheveux. Et je n'avais pas vu le petit mouton, et je ne voulais plus le voir. Céline, toujours bonne comme aujourd'hui, me l'apporta de la grange pour calmer mes pleurs trop abondants. Après l'avoir soigneusement considéré, je pousse cette phrase qui a tant fait rire Lucie et Azelle, petites sœurs gentilles à croquer : « Allez-vous-en, je ne veux pas voir le petit mouton. Je ne le verrai pas ! » Et le petit mouton devenu gros fut vendu dans l'été deux piastres. Il en valait mille pour les services qu'il m'a rendus !

Que de réflexions j'ai faites pendant ma vie à propos de ce